Document généré le 18 avr. 2024 16:28

Séquences
La revue de cinéma

Flash sur un réalisateur
Tony Richardson et le nouveau cinéma anglais

Michel Patenaude

Numéro 31, décembre 1962

URI : https://id.erudit.org/iderudit/51966ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Patenaude, M. (1962). Flash sur un réalisateur : Tony Richardson et le nouveau cinéma anglais. *Séquences*, (31), 42–44.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FLASH SUR UN RÉALISATEUR

TONY RICHARDSON

Michel Patenaude

Depuis une dizaine d'années, le cinéma anglais traverse une période de crise qui n'a son équivalent dans aucun autre pays. Pour aller au fond des choses, il faudrait longuement analyser le phénomène du vieillissement de la société britannique et montrer ses conséquences sur les plans politique, économique, social et culturel. Dans le domaine du cinéma, ce phénomène a amené une stagnation quasi complète aussi bien au point de vue financier qu'artistique. Les cinéastes des années quarante ont continué, sans toutefois donner des signes de renouvellement, à signer comédies loufoques, drames bourgeois et épopées navales. Les nouveaux venus ont pour la plupart dû suivre les traces de leurs aînés et utiliser

et le nouveau cinéma anglais

les mêmes vieilles ficelles éprouvées ; tout au plus peut-on reconnaître chez quelques-uns — Basil Dearden par exemple — les leçons d'efficacité apprises à l'école du "thriller" américain.

Ce tableau serait désespérant, si on ne s'empressait pas d'ajouter qu'en dehors des cadres officiels, avec des moyens rudimentaires, quelques jeunes cinéastes ont réussi à opérer la révolution du "Free Cinema". En 1956 et 1957, le National Film Theatre de Londres a pu présenter des films tels que *Together* de Lorenza Mazetti, *Mama Don't Allow* de Karel Reisz et Tony Richardson, *O Dreamland* et *Everyday Except Christmas* de Lindsay Anderson. Louis Marcorelles a très bien défini le mouvement, lorsqu'il a écrit : "...après avoir vu les oeuvres de Resnais, Truffaut, Godard, Rouch, Cassavetes, le *Free Cinema* demeure toujours pour moi à l'avant-garde du cinéma mondial, un exemple difficilement copiable, qui suppose une rare intégrité chez l'artiste, la conscience aiguë de ses responsabilités vis-à-vis de la société à laquelle il appartient". L'industrie cinématographique anglaise n'en a pas pour autant été transformée. Depuis 1957, Lorenza Mazetti est retournée en Italie et est devenue romancière, Lindsay Anderson s'est consacré au documentaire et a attendu jusqu'à cette année pour réaliser son premier long métrage (*This Sporting Life* qui n'a pas encore été présenté), Karel Reisz ne nous a donné qu'un film dramatique, *Saturday Night and Sunday Morning,* qui — tout intéressant qu'il soit — ne révèle pas encore un fort tempérament de cinéaste.

Reste le cas de Tony Richardson, qui a tourné cinq longs métrages. A l'heure actuelle, son oeuvre est la seule base qui nous permette d'évaluer les chances de réussite du jeune cinéma anglais. Richardson a débuté par l'adaptation de deux pièces de John Osborne, *Look Back in Anger* et *The Entertainer ;* il faut ici faire remarquer que Richardson fut aussi le metteur en scène d'Osborne au théâtre — le jeune cinéma anglais s'associant ainsi au groupe des "angry young men" qui prennent la relève en littérature. De ces deux premiers films, il y a peu à dire. Il s'agit de transpositions fidèles de deux sujets qui au départ étaient hautement cinématographiques. Si le traitement manquait passablement d'imagination, la direction de comédiens par contre était extrêmement solide. A noter une utilisation judicieuse du décor naturel et un sens peu commun pour établir le climat d'un milieu populaire.

Son troisième film, *Sanctuary,*

réalisé à Hollywood pour la 20th Century Fox, est un échec magistral. Richardson admet d'ailleurs s'être trompé : "Quand vous arrivez à Hollywood, dit-il, les producteurs vous promettent la lune, vous vous imaginez pouvoir les prendre à leur propre jeu... Mais c'est impossible ; on ne vous demande pas de faire de grandes concessions — ce sont tous les petits détails qui s'accumulent et qui font que votre film lentement disparaît complètement".

La personnalité de Tony Richardson ne se révèle vraiment que dans *A Taste of Honey*. Avant même de présenter la pièce de Shelagh Delaney au théâtre, Richardson songeait à une adaptation cinématographique. Les méthodes de production furent simplifiées au possible : tournage en décor naturel, utilisation de comédiens inconnus du public, photographie volontairement grise. Ces éléments ne seraient rien, si on ne sentait pas un souffle nouveau passer sur l'écran. Pour la première fois, Richardson travaille sur une matière qui paraît en accord avec son tempérament. Il y a dans ce film une tendresse, une sensibilité et une générosité que l'on chercherait vainement dans ses films antérieurs. *A Taste of Honey* est bien plus qu'une simple adaptation ; c'est une véritable recréation d'un milieu.

A Taste of Honey est important à plus d'un point de vue. Il s'agit en premier lieu de la seule grande réussite du jeune cinéma anglais. Pour la Woodfall (maison de production de Richardson), c'est une preuve qu'un film réalisé sans concession aucune peut être un succès financier. Il faut également noter qu'avec ce film Walter Lassally fait son entrée comme chef opérateur de long métrage en Angleterre ; Lassally pourrait bien jouer le rôle que tient Raoul Coutard actuellement en France.

Nous n'avons pas encore vu le dernier film de Richardson, *The Loneliness of the Long Distance Runner*. Ceux qui ont vu la copie de travail du premier film de Lindsay Anderson en parlent comme de la plus importante révélation du cinéma anglais depuis les oeuvres de guerre de Humphrey Jennings. Il est encore impossible de se prononcer sur le talent de Karel Reisz. Quelques autres qui travaillent dans le cinéma commercial se révéleront peut-être prochainement. A tout événement, il semble bien que la marche est irréversible ; l'Angleterre achève de se présenter sur l'écran avec une tranquille quiétude, le vent souffle dans le sens d'une plus grande maturité et d'un cinéma qui appartiendra davantage à des auteurs qu'à de simples fabriquants.